

POSSIBILITES D'EXPRESSION PAR L'AUDIO-VISUEL

Il est impossible de raconter une réunion au cours de laquelle furent présentés trois documents qui susciterent une discussion, mais Xavier Nicquevert nous a envoyé une suite de textes qui illustrent son sujet. Dans un article de *L'Éducateur* n° 13 de mars 73, il avait insisté sur la nécessaire qualité technique d'un enregistrement ou d'une prise de vue pour que puisse passer la communication et il insistait pour que les appareils audiovisuels (et notamment le magnétophone) ne servent pas seulement à emmagasiner et à échanger des documents (enquêtes, interviews, débats) mais aussi à créer.

CREATIVITE ET COMMUNICATION

Réponse d'Alain Hymon

Je voudrais répondre à Xavier ; ce n'est d'ailleurs pas une réponse, mais ce sont des inquiétudes profondes, qu'il a abordées, mais sur lesquelles je voudrais revenir. Je sens un malaise, un divorce même entre créativité et communication. Ce n'est pas nouveau, mais ces deux préhensions distinctes sont surtout apparentes au niveau de l'audio-visuel.

Pour reprendre certains des points soulevés par Xavier, notamment à propos de la photo : j'ai peur que l'on tombe rapidement dans l'esthétisme, à vouloir à tout prix « s'exprimer ». En un mot, le fait photographique qui n'est là que comme intermédiaire, et non comme mode d'expression, risque d'être trop privilégié, et je crains que l'on ne travaille alors que pour la beauté de la création.

Je ne crois pas trahir Liliane en disant que si ses photos matinales étaient si belles, c'était accessoire : ce qui comptait dans sa démarche, c'est le contact intime entre elle et son « sujet », et la nature telle qu'elle la ressentait ; la photo venait après, ce n'était qu'une conséquence, et même une conséquence sans importance, elle aurait très bien pu ne pas venir, ce n'était pas elle l'essentiel, même si elle avait été le moteur de cette démarche. Je ne sais pas si je suis bien clair.

Un autre exemple : nous avons fait en classe une expérience intéressante, un roman-photo imaginé et réalisé par les garçons de 4e. Quand on a réalisé ça, c'était vraiment un moment fort, riche, qui a rassemblé toutes sortes d'expressions, orale, picturale, théâtrale, photographique, etc. On était tous enthousiastes, vraiment, pour nous, ça a été quelque chose. Pris dans ce tourbillon, j'ai dit à Gilbert que je lui ferais un papier sur cette expérience passionnante. Eh bien, après réflexion, je ne le ferai pas, ce papier... J'en ai assez dit comme ça. Ce qui était important, c'était d'inventer, c'était de faire. Le résultat, sur le journal, ce n'était déjà plus la même chose, c'était figé, ça ne traduit pas ce qu'on a éprouvé... A mon sens, s'il y a eu pour nous créativité, expression, il n'y a pas de communication. C'est d'autant plus dramatique que le support audio-visuel est avant tout support de communication (je rattache volontairement le roman-photo « visuo-visuel » à l'audio-visuel).

Encore un autre exemple, en cours cette fois : nous sommes en train de faire un film. Là encore, pour nous, c'est enthousiasmant, vous savez bien ce que sont ces moments. Eh bien, je me demande si ça « passera » lorsqu'on le présentera à des gens étrangers à notre groupe, à des gens extérieurs à la

création. Et pourtant, le cinéma et ses dérivés n'est-il pas le moyen de communication par excellence ?

Je précise que je ne parle ici que d'**audio-visuel sur le mode expression-créativité**, et non de l'audio-visuel de reportage ou de témoignage, qui, lui, est le support idéal de communication.

Pour en venir au magnétophone, tu dis, Xavier, que le magnétophone devient outil de création en tant que tel, vu ses possibilités, et que « *les enfants se lancent dans une œuvre créatrice car elle ne doit rien qu'à leur imagination et à leur improvisation* ». Ça, c'est au niveau de la manipulation de l'appareil, et de l'exploitation de ses possibilités. Je sais, pour l'avoir pratiqué, que c'est très intéressant, que les enfants arrivent à des choses étonnantes, mais est-ce l'essentiel ? Plus ça va, et plus je me méfie de la technique. Contrairement à beaucoup, qui font l'escalade sur le plan matériel, je me libère de ce matériel, je progresse vers le simple... Peut-être n'est-ce pas une démarche très logique. C'est difficile à expliquer, à exprimer même ; je crois qu'il y a des choses plus fondamentales que cette expression confiée pour une grande part à des appareils, à des machines... Maintenant, pour moi, l'essentiel, c'est le moment où je prends la photo, c'est ce qui s'est passé avant, ce n'est plus tellement ce qui se passera après...

Et puis, je vois aussi un autre « danger » (si l'on peut dire !) à cette multiplicité des techniques. En expression picturale, le problème est le même : doit-on offrir tout l'éventail des techniques possibles, ou doit-on n'en offrir que quelques-unes, dont on est sûr qu'elles seront bien maîtrisées ?

Autre question importante : y a-t-il une hiérarchie ? Tiens, encore une chose qui me gêne : j'ai énormément apprécié les films de Marc Guétault, **faits dans son C.P.** Mais y avait-il besoin d'introduire le film au niveau des enfants (avec tout l'appareillage et les contraintes qui s'y rattachent) pour cette expression ? L'album n'aurait-il pas suffi pour la classe ? Il ne s'agit pas bien sûr de refuser des modes d'expression aux enfants ; mais je crois que parfois nous voulons trop en offrir, et d'ailleurs, est-ce à eux ou à nous que nous les offrons ? Et quand ils sont là, comment nous en servons-nous ? Quelle est la finalité profonde ? Il nous faut bien réfléchir, créons-nous pour nous ou pour les autres ? J'en reviens à ma question du début, créativité et communication sont-elles compatibles ? Il faudrait pouvoir analyser les interactions qu'elles ont l'une sur l'autre, tous les conditionnements qu'elles se plaquent mutuellement. Ça fait beaucoup d'interrogations, de questions... et elles rejoignent ta question finale, Xavier : « *Pour qui, pour quoi cherchons-nous à obtenir de « belles » choses dans nos classes ?* »

Alain HYMON

Ce que je rétorque, comme ça sur l'instant, à A. Hymon

Xavier Nicquevert

Tu vois les choses sous un autre angle que moi. Pour ma part je crains cependant moins la recherche de l'esthétisme que cette tendance qui sévit actuellement et qui consiste à dire, en caricaturant : « Pour que ce soit de l'expression, il faut que ça ne ressemble à rien. »

Et si tu veux que nous reprenions encore l'exemple de l'enthousiasme de Liliane dans la rencontre avec son sujet, je me demande si, de l'enthousiasme ne naîtra pas, justement, la volonté ou le besoin même inconscient de le traduire en de belles images. Il en est ainsi pour moi : je ne suis pas un jouisseur égoïste, j'aime à faire partager les joies que j'ai pu éprouver soit dans l'immédiat avec les gens que j'aime et dont je me sens compris à demi-mot ou à pas de mots du tout, soit que je veuille retransmettre ces joies par le moyen d'expression que je possède le mieux : la photo. J'ai déjà eu l'occasion de mettre en évidence ce pouvoir créateur de l'enthousiasme. Par exemple quand je rencontre un sujet qui m'emballe, que je me passionne à le photographier et que, par malheur les photos n'ont pas été réussies, si j'essaie de les refaire, je ne retrouve jamais cette fièvre du premier contact et j'ai l'impression — peut-être purement subjective — que les images ne sont pas aussi bonnes, que je me recopie mais ne crée plus.

Je crois donc que si l'on attrape un outil audio-visuel, ou un pinceau, une gouge, c'est avant tout pour montrer à d'autres, pour communiquer. Ce qui n'empêche, cependant, que tu as tout à fait raison quand tu parles du décalage entre cet enthousiasme du moment de la création et les résultats qui pourront en découler. Ici revient sans doute le problème de la maîtrise des techniques mises en œuvre, les contraintes et les freins qu'elles peuvent d'ailleurs être amenées à apporter dans l'élan de création ? On constate souvent une certaine déception lorsque les enfants prennent conscience qu'ils n'ont pas réussi à transmettre ce qu'ils avaient vécu ensemble, dans la joie. Cela peut soit les bloquer, soit au contraire les amener à chercher à dominer davantage les outils. Cela dépend probablement des enfants, du moment, mais aussi, très certainement de la part du maître : après la phase de découverte de l'outil, où la manipulation de celui-ci constitue une fin en soi, sans aucun souci, ni de contenu, ni de forme, vient le besoin de réaliser quelque chose avec cet outil et bel et bien pour le montrer à d'autres. Ne voit-on pas cela aussi bien en art enfantin, en théâtre libre, en marionnettes ou dans tout autre moyen d'expression dont la liberté d'usage est donnée aux enfants ?

Il faudrait examiner avec beaucoup d'attention ce que tu dis à propos du cinéma au C.P. C'est le problème de l'introduction de toute technique : ne brûle-t-on pas trop souvent les étapes, privant ainsi les enfants des formes d'expression propres à leur âge, leurs possibilités et leur développement mental, au risque même de les blaser quelque peu au moment où ils seraient vraiment en mesure d'utiliser eux-mêmes pleinement cette technique ? Il ne faut rien gaspiller. De toute éternité l'enfance a connu ses modes d'expression qui, jusqu'alors se transmettaient naturellement de génération en génération. Est-ce vraiment un progrès que de leur donner trop vite des techniques dont ils ne

peuvent seuls se rendre maîtres et qui correspondent plus à des vues et des goûts d'adultes ?

Xavier NICQUEVERT

Pour préparer le congrès de Montpellier ; UN DES REGISTRES DE LA GAMME

Tous les violons sont des instruments à corde dont on tire de la musique en passant sur ses cordes un archet. Mais tout le monde sait bien que les sons auront une harmonie bien différente selon que les cordes seront « frottées » par un musicien averti ou par un néophyte.

Notre corps est notre premier instrument, notre premier moyen d'expression. En sommes-nous le meilleur instrumentiste ? Savons-nous tirer de lui tout ce qu'il peut dire tant que nous ne sommes pas en pleine possession de nous-mêmes, tant que nous n'avons pas trouvé quelle est de toutes nos cordes celles qui vibre le mieux, tant que nous n'avons pas découvert quel était pour nous le mode d'expression privilégié ?

L'idée ci-dessus exprimée n'a rien d'original de nos jours. Pourtant, il fallut bien du temps, après Freinet, pour qu'elle se répande, et encore n'est-elle admise qu'au niveau théorique : combien de maîtres en ont effectivement tiré toute la logique pour la pratique quotidienne de leur classe, et pour eux-mêmes ?

Il est important, je crois, de ne jamais séparer les deux choses : expression du maître, expression des enfants qui lui sont confiés. Comment l'adulte pourrait-il vraiment favoriser l'expression de ses élèves si lui-même n'a pu trouver le mode de création qui est le sien et lui permet vraiment de se révéler, de s'asseoir parmi ses proches avec le sentiment d'y être reçu comme un être entier, et tous les complexes que ça risque bien de lui flanquer s'il en déduit que, n'exprimant rien, c'est qu'il n'a rien à exprimer !

Consciemment ou non, il semble que l'on continue encore à privilégier l'expression verbale — orale ou écrite — même dans nos classes Freinet, peut-être parce que c'est celui où nous nous sentons le plus à l'aise pour accueillir et pour aider, pour comprendre et favoriser. Mais, ce faisant, ne châtre-t-on pas ceux qui seraient plus à l'aise dans d'autres modes d'expression et ne le savent pas encore pour n'avoir pas eu l'occasion de tâtonner dans une gamme très large de langages ? Souvent, ce qui empêche l'éducateur d'ouvrir ces pistes c'est l'insuffisance technique, réelle ou supposée, raison valable à un certain niveau, mais rarement quand il s'agit seulement de démarrer : une simple information technique suffit la plupart du temps, la porte ouverte permettant aux enfants qui sont attirés de faire eux-mêmes les découvertes et les tâtonnements.

Cela me paraît vrai même dans le domaine de l'audio-visuel qui a pourtant la renommée de barrages par la mise en œuvre des outils. Il faudra cependant de plus en plus se demander si un maître qui prétend pratiquer la pédagogie Freinet dont l'un des principes essentiels, me semble-t-il est de favoriser l'expression libre sous toutes ses formes, peut faire l'économie

d'une initiation au moins rudimentaire à la manipulation d'un magnétophone, d'un appareil photo et d'un projecteur de diapositives sans faire fi d'un des moyens d'expression qui séduisent peut-être le plus les jeunes du monde moderne, baignés qu'ils sont dans le milieu où ils vivent, de l'apport des « médias » qu'ils subissent sans pouvoir en prendre possession. Le pouvoir, ai-je entendu dire, c'est la maîtrise du langage. La formule est incomplète à l'ère de la télévision et des vidéo-cassettes, on pourrait peut-être affirmer, tout aussi péremptoirement : « l'anti-pouvoir, c'est la démythification des machines à son et images », mais il faut que cette démythification aille jusqu'à une prise de possession.

C'est bien, si on peut analyser un discours d'homme politique, mieux si je peux prendre moi aussi la parole, et formidable si je suis capable à mon tour de m'exprimer par la photo, le magnéto, le cinéma, le magnétoscope.

Lorsqu'il a enfin trouvé la clé de son propre chant, tout l'être est transformé, quand enfin le moyen est venu au courant de passer qui permet de traduire les sensations perçues en un acte du corps et c'est même là que l'on trouve le moyen de communication privilégié avec les êtres dont on se sent le plus proche : joie de pouvoir dire les choses au-delà des mots, par le corps qui se met à vibrer, par le pinceau, instrument de la vision, l'appareil photo, relais plus ou moins fidèle selon la maîtrise que l'on a sur lui, entre l'émotion et la sensation reçue : cette lumière-là, si discrète, juste posée sur la goutte d'eau perlant d'une baie rouge et que je vais isoler par le cadrage, le choix rigoureux de l'angle de prise de vue et des fonds c'est déjà bien plus que la simple traduction de ce que l'œil a vu mais bien une volonté de magnifier ou de transformer la réalité pour en faire la traduction d'une vibration au moment de la rencontre entre le photographe et son « sujet ». Et cette émotion va prendre une dimension nouvelle selon le rythme donné par les autres images qui la précéderont ou la suivront, selon les éléments sonores qui l'introduiront ou l'accompagneront lors du montage. Extraordinaire, la force que peut prendre une image, un élément sonore dans un montage où l'on a veillé à la place de chaque pièce l'une par rapport à l'autre. Bien sûr, ce n'est pas du premier coup qu'on y parvient.

Et alors ? Avez-vous refusé un poème qui n'avait pas la musique verlainienne, l'hyperbole hugolienne ou la force des images d'Eluard ? N'avez-vous pas accepté les tâtonnements, respecté les maladresses comme manifestation de l'expression spontanée de l'auteur, sans même chercher à la « corriger », à l'améliorer ?

Nous avons eu l'occasion de nous persuader combien la forme d'expression audio-visuelle était une de celles qui semblait attirer les adolescents, et même les enfants plus jeunes, par son caractère dynamique en même temps qu'elle permet la manipulation d'outils modernes dont ils ont exploré les possibilités à une beaucoup plus grande rapidité que nous-mêmes. Dès qu'ils ont les appareils entre les mains, ils foncent et ça donne des choses souvent fulgurantes, qui nous étonnent, nous qui avons dû besogner pour acquérir une technique à peu près suffisante. La question serait donc d'abord de nous débarrasser de nos propres complexes pour être simplement en mesure d'aider les enfants à ne pas rester prisonniers d'erreurs techniques grossières qu'ils ne manquent guère de commettre lorsqu'ils débutent, l'essentiel étant, au moins dans un premier temps, de réaliser des images et du son qui puissent être reçus par ceux qui n'ont pas vécu le moment de création.

Notre mouvement, qui se pose souvent en champion de l'expression libre, me semble en retard dans ce domaine de la création audio-visuelle car, à l'exception de classes où le maître était sensibilisé par intérêt personnel on a peu cherché à développer cette voie de création avec la même volonté que pour certaines autres, malgré la place de plus en plus importante occupée, dans la vie des adolescents par les moyens audio-visuels. Il semble que ce soit le manque d'information sur la manière de réaliser de telles productions qui bloque un peu. Peut-être, alors, pourrions-nous profiter du congrès pour présenter une gamme très variée de montages utilisant des moyens et des techniques très divers, de manière à essayer d'ouvrir des pistes sans prétendre présenter des modèles, mais sans faire de distinction systématique entre les productions des adultes, des jeunes ou des enfants : qui peut affirmer que ce qui a été fait par les uns ne pourrait pas l'avoir été par les autres, chacun à son niveau, bien entendu, et les camarades qui étaient à la rencontre de Beaune cet été se souviennent sans doute de ce beau montage que nous avait montré Janine, fait par des élèves de terminale mais dont beaucoup d'entre nous auraient bien aimé avoir été l'auteur.

Et tout cela a d'autant plus d'intérêt que l'audio-visuel, une fois de plus montrera sa vocation de carrefour utilisant, mettant en valeur les créations poétiques, littéraires, picturales ou musicales, mais en donnant à toutes celles-ci une dimension différente et en perpétuelle re-création. J'ai donc envie de proposer à ceux qui ont déjà des choses dans ce domaine image et son, soit ciné, soit diapositives dessinées, peintes ou photographiques de nous retrouver pour visionner tout ça.

Je me demande même si on ne pourrait pas en présenter quelques-unes à un public plus large car il me paraît grand temps de pousser un peu tous les copains à se lancer là-dedans. Aurais-je l'audace de vous demander un petit mot au cas où l'idée vous plairait pour m'indiquer en gros la nature de ce que vous auriez envie de montrer en précisant la durée et surtout, pour le cas où vous n'apporteriez pas votre matériel personnel, quels appareils vous sont nécessaires pour la présentation.

Et même si ça n'intéresse que nous, tant pis, on se les passera, mais ce serait dommage que nous n'arrivions pas à faire partager la joie de voir des trucs comme ça.

Xavier NICQUEVERT

Ecole du Bourg

21160 Marsannay-la-Côte

POUR UN AUDIOVISUEL LIBRE

Jean Dubrocca

J'ai lu il y a quelques jours ton communiqué sur « un des registres de la gamme » ; inutile de te dire que je suis entièrement d'accord avec ce que tu y écris, aussi bien sur l'utilité de la création audio-visuelle que sur la nécessité de présenter nos productions et surtout d'en discuter.

Une chose m'inquiète : dans le dernier *Techniques de vie* où est publié la grille du congrès, il ne semble pas y avoir de place pour une présentation de l'audio-visuel libre (1). Il faut insister pour que cette place soit prévue et annoncée.

(1) Au même titre que « texte libre » se démarque de « texte documentaire ».



Photo DUBROCCA

Autre chose me semble important. Il me semble y avoir une tendance dans le mouvement au sujet de l'audio-visuel qui apparaît aux yeux de beaucoup de camarades comme une affaire de « spécialistes ». Cela vient peut-être de ce que, au niveau de la photo ou du cinéma, vous semblez travailler entre « initiés ». Je ne dis pas que c'est cela, je dis que c'est perçu comme cela. Au stage du Sud-Ouest, j'avais essayé de faire prévoir une série de séances consacrées au film-libre. Nous en avons établi le programme et brusquement le « spécialiste » cinéma a débarqué et, d'office, sans consulter personne, a présenté « ses » œuvres venues de sa classe ou des stages spécialisés. Je crois qu'il y a une erreur manifeste d'animation qui ne peut qu'être préjudiciable à cette expression que nous voudrions promouvoir.

J'avais depuis longtemps proposé que soit organisé un « festival » du film et du montage audio-visuel « libres ». Cela n'a jamais été retenu. Pourquoi ? Parce que je ne fais pas partie de la « commission » spécialisée ? Je me refuse justement à y entrer comme je refuserai de faire partie d'une commission qui s'appellerait « l'art de la gouache à l'I.C.E.M. » Il y a une commission « art enfantin » : c'est là qu'il faut travailler, au départ. Qu'en penses-tu ?

REPONSE

de Xavier Nicquevert

Je réponds tout de suite, car je suis très heureux d'avoir pu provoquer ta réaction. Je n'oublie pas que mon cheminement dans ma recherche de l'expression audio-visuelle a été marquée par le visionnement du film que tu avais présenté à Charleville.

Néanmoins ta réaction me fait prendre conscience que certainement je n'ai pas le tempérament qu'il faut pour imposer une idée avec la manière qu'il faut à l'Ecole Moderne : je n'ai pas affirmé que je voulais un grand amphî et toute la publicité, mais je veux simplement redire ce que certains d'entre vous disent déjà depuis des années, que l'audio-visuel est un des moyens d'expression préférés des adolescents. Et justement, mon but est de démystifier l'idée qu'il faut être « spécialiste ». Tout le travail que j'ai fait l'an dernier au C.E.S. avec J. Poillot, M. Colin et la documentaliste a consisté à le démontrer. Mais il a prouvé, ce travail, qu'il fallait tout de même pouvoir compter sur une aide technique capable de donner le coup de pouce qui débloque ou permet que l'œuvre soit présentable, car, plus que tout autre je crois, le document audio-visuel est fait pour être présenté, et cette présentation revêt, le plus souvent, qu'on le veuille ou non, un caractère de spectacle d'où l'importance de la forme : si ton film avait été complètement raté, malgré son contenu, il n'aurait pas l'impact qu'il a eu sur les gens qui le voient.

Ta remarque à l'égard de A. Hymon montre bien que vous l'avez effectivement perçu comme le spécialiste et qu'à partir du moment où il a montré ce qu'il faisait, plus personne n'a voulu proposer ses productions.

Pourtant Alain est le premier qui a présenté des œuvres entièrement faites par les enfants, pleines de défauts techniques auxquels il s'interdisait de remédier parce qu'il voulait que ce soit l'expression authentique des enfants...

Nous avons fait progresser l'idée de l'expression audio-visuelle, mais justement, même au stage « spécialisé » de Beaune, j'ai peut-être présenté un truc trop soigné sur le plan technique et on m'a renvoyé à mon

statut de « spécialiste ». C'est pourquoi, il faudra au congrès donner la priorité aux productions des classes et sans privilégier les choses « bien faites », sinon on retomberait dans les critiques qu'on fait généralement à nos expositions art enfantin où tout est si beau que les gens sont un peu catastrophés quand ils n'ont pas ça dans leur classe : le modèle en somme.



La séance du congrès a montré que nous étions pessimistes, Jean Dubrocca et moi. Tout d'abord une place importante lui avait été réservée dans la grille du congrès et l'assistance nombreuse s'est montrée intéressée.

Nous regrettons cependant le petit nombre de documents apportés par les camarades et là encore cela me paraît illustrer parfaitement la remarque de Dubrocca sur le complexe de la technicité. Est-ce un hasard ? L'avaient-ils fait exprès pour me faire réagir ? Il se trouve qu'à la réunion du groupe second degré de mon département qui se tenait juste la semaine suivant le congrès, les copains ont présenté quatre montages dont deux avec des diapositives dessinées ou peintes, tout a fait comme on aurait souhaité en montrer à Montpellier. Deux de ces montages avaient été réalisés en refusant totalement l'aide des profs, ce qui, pour moi confirme bien que l'audio-visuel est pour les adolescents un moyen de faire passer ce qui leur tient le plus à cœur ou, sous des formes souvent très neutres, qu'on aurait tendance à taxer de pauvres, banales, d'engager le dialogue, de solliciter l'écoute, l'accueil. On retrouve là bien sûr, tout ce qui a déjà pu être dit à propos du texte ou du théâtre libres, mais peut-être amplifié encore par l'impact de ces techniques.

Là plus qu'ailleurs encore se pose le problème de l'accueil, le magnétophone permettant aux enfants qui peuvent l'utiliser seuls d'aller très loin dans l'expression de leurs angoisses, de leurs phantasmes, ce que nous sommes rarement préparés à recevoir. Le cinéma permet d'aller loin dans la concrétisation même des désirs et des attentes profondes des jeunes, comme nous l'a montré le film réalisé par les adolescents d'Arcachon et l'attitude de l'adulte face à ces productions me paraît à la fois plus délicate et plus déterminante que lorsqu'il s'agit d'un texte ou d'un dessin. Le débat mérite d'être engagé sur ce problème.

QUELQUES REFLEXIONS

de Michel Barré

Xavier Nicquevert me demande de mettre par écrit mes interventions de la réunion du congrès sur les possibilités d'expression par l'audiovisuel, notamment dans la discussion après la projection du film des élèves de J. Dubrocca. Ce n'est pas facile, seul et à froid, mais je vais m'appuyer sur les textes qui précèdent, pour continuer la discussion qui, je l'espère, se poursuivra.

L'acte créateur et le tâtonnement expérimental

L'axiome de la pédagogie Freinet, c'est que l'acte créateur poussé jusqu'à son aboutissement est par lui-même formateur alors que l'axiome de l'en-

seignement traditionnel tient pour indispensable l'acquisition préalable de certaines techniques (« apprends la grammaire, le solfège, la danse, ensuite tu pourras t'exprimer »).

Nous refusons de commencer par les apprentissages techniques dans tous les domaines de l'expression, pourquoi en irait-il autrement avec l'audiovisuel ? Tout comme le petit découvre la parole et l'écriture et ne parvient que progressivement à se faire comprendre de n'importe qui, pourquoi ne pourrait-il pas balbutier avec l'appareil photographique, le magnétophone et la caméra ?

Le matériel technique ne doit pas être un carcan

Bien sûr lorsque l'enfant tâtonne avec sa voix, il n'utilise que ses cordes vocales. Quand il fait ses premiers gribouillis, il n'utilise qu'un stylo et du papier. Lorsqu'interviennent un appareil et un matériau plus coûteux, on hésite à laisser gaspiller, voire abîmer définitivement et l'on est tenté d'escamoter les étapes du tâtonnement. Il faut noter que la solidité relative des magnétophones et la possibilité d'effacer les bandes magnétiques nous laissent plus à l'aise sur le plan audio que sur le plan visuel, et cela explique probablement notre avance dans ce domaine.

Mais la photo et le cinéma sont également à notre portée, si notre but n'est pas d'aboutir dès les premiers essais à une réussite communicable et si nous considérons que le résultat en profondeur sera, non pas la photo, le film réalisés, mais le cheminement formateur pour les enfants.

Savoir limiter ses ambitions

L'acte réussi n'est pas la perfection atteinte mais l'acte abouti dont on tirera des conséquences et qui servira ensuite de base pour d'autres explorations. Si les enfants se donnaient pour but d'écrire un roman, de composer une symphonie, ils ne pourraient jamais aboutir. En général ils abordent le texte libre, la musique, avant d'avoir lu un roman ou écouté toute une symphonie, par contre ils abordent le cinéma en ayant vu un grand nombre de longs métrages.

Je me souviens qu'avant d'entreprendre un film en classe, j'avais tenu à ce que nous nous débarrassions de toute référence au cinéma professionnel (quitte dans un second temps à utiliser notre expérience vécue pour mieux le démystifier et le comprendre). Il nous fallait revenir à une conception infiniment modeste du cinéma : film de très court métrage, muet, tourné avec les moyens du bord, n'ayant d'autre ambition qu'une sorte de texte libre cinématographique.

Mais je me suis rendu compte que les problèmes posés par 3 bobines de 8 mm nous faisaient découvrir les premiers rudiments du langage cinématographique et, tout en restant à notre mesure de débutants, nous permettaient d'utiliser l'acquis de ce que nous vivons quotidiennement devant la télévision (les effets champ-contrechamp, la succession de plans ou le zoom passant du général au détail significatif).

De même que la réflexion collective autour du moindre texte libre met en œuvre naturellement l'ensemble des problèmes linguistiques, le travail sur un petit film de quelques minutes me semble plus formateur que des années de discussion critique en ciné-club. Et même si le film terminé était finalement intransmissible à d'autres, il serait loin d'être inutile.

De la création à la communication

Freinet a bien compris que le prolongement naturel de la création était l'échange avec d'autres groupes d'enfants et, bien sûr, dès qu'on passe à cet échange il faut un minimum de qualités techniques pour que le message puisse être reçu. Ce n'est pas particulier à l'audiovisuel : nous avons tous connu des enfants (et des adultes) qui sont de remarquables conteurs devant leur public mais qui ont des difficultés à communiquer sans la présence physique. Je me souviens de Pierre (11 ans) qui nous racontait si bien un événement ou un film, avec gestes et onomatopées, qu'on avait l'impression d'y avoir assisté, mais c'était tout un travail que de traduire cela pour les correspondants (si nous avions eu un matériel vidéo ! et encore... il y avait tout notre vécu commun avec Pierre qui nous faisait comprendre les sous-entendus, les mots télescopés dans le feu de l'action). Mais cette nécessité de se faire comprendre entraîne naturellement une discipline de l'expression vers une plus grande maîtrise.

L'étape première de la communication est un groupe affectivement proche, la classe voisine, les correspondants : des enfants qui ne verront pas le film à froid, sur le même plan que celui de la télévision, mais qui le recevront au milieu d'un tissu de relations diverses. Pour que l'échange soit fructueux il faudrait qu'il ne reste pas à sens unique mais que chaque groupe d'enfants ait créé et communiqué ses films.

En effet, lorsqu'on montre des dessins dans une classe qui n'a encore jamais dessiné on peut soulever deux types de réactions (l'admiration subjuguée, incapable de critique : « ils ont de la chance de pouvoir faire ça ») ou l'incompréhension totale : « c'est du Picasso, du barbouillage ! c'est pas comme ça qu'il faut faire »). Pour notre part nous avons évité les réactions du second type en choisissant nos spectateurs, mais l'admiration béate des autres était insuffisante pour nous faire progresser.

Je suis persuadé que si toutes les classes réalisaient et échangeaient un petit film comme elles échangent leur journal, nous assisterions à un bond en avant de l'expression cinématographique des enfants. Cela ne paraît pas impossible à réaliser.

Le montage avec diapos dessinées est encore plus à notre portée et il est surprenant qu'il ne se développe pas plus dans nos classes, il peut aller plus loin que la bande dessinée à cause du rythme et du son. Il faut noter ici qu'il est très différent (mais aussi riche de possibilités d'inventions) d'illustrer une bande sonore que de sonoriser un montage visuel. A. Hymon se demande si au C.P. l'album ne suffit pas mais pour des petits qui voient les dessins animés de la télé, le cinéma apporte une autre dimension. Il y a aussi les marionnettes (dont on parle trop peu) et les ombres, cet ancêtre du cinéma.

Peut-on analyser les premiers essais des enfants ?

J'avoue que j'admire le courage de J. Dubrocca (et je lui en sais gré) de soumettre les films de sa classe à la critique d'adultes qui n'ont encore rien tenté dans ce domaine et risquent de décortiquer une création qu'il est bien difficile d'analyser isolément et dont la valeur incontestable est que des adolescents ont pu s'y exprimer. Nous tous qui avons longuement pratiqué le texte libre et le dessin, nous savons à quel point l'interprétation d'un texte isolé, d'une peinture, est un



Photos Michel BARRE

exercice risqué. Nous sentons bien sûr que l'acte créateur est sous-tendu par des phénomènes très complexes mais justement, quelle est la part de l'inconscient, du hasard, de l'intention, de la maladresse ? On pourrait tout dire sans pouvoir rien certifier ni contredire. Par contre un ensemble de textes, une suite de dessins sont déjà nettement plus significatifs.

Le fait que le film soit généralement une œuvre collective (opérateur, acteurs au minimum) vient encore compliquer l'analyse. Tout au plus peut-on noter des remarques sur le jeu des acteurs, le cadrage, le rythme, sans se permettre de conclure ou d'interpréter, et encore bien moins d'émettre un jugement.

Par exemple, nous avons remarqué que les films réalisés par les enfants et les adolescents avaient généralement un rythme lent avec des plans assez longs.

Dans ma classe, j'avais noté que ce rythme lent ne les gênait pas sauf dans une séquence de bagarre que nous avons dû reprendre trois fois au montage pour lui donner le rythme nécessaire. Cela leur faisait mal au cœur de couper de la pellicule techniquement bonne, uniquement pour resserrer le rythme mais ils en sentaient la nécessité alors que pour toutes les autres séquences ils n'en éprouvaient pas le besoin. Cela dit, je ne m'aventurerais pas à déterminer quelle est la part de l'intention délibérée et du manque de maîtrise. Peut-être pourrions-nous discerner quelques invariants si nous disposions de deux ou trois cents essais de films et si certaines classes en étaient à leur cinquième essai. Dans combien de temps ?